

Moustapha Safouan

Au-delà des névroses¹

Ce titre ne veut pas dire que nous allons laisser les névroses derrière nous et nous intéresser à autre chose. Se désintéresser des névroses, cela revient à dire qu'on se désintéresse de la question même du désir comme une espèce de manque qui se distingue des besoins biologiques comme de la demande d'amour, et que nous allons revenir à l'affirmation de l'existence des rapports sexuels ou de ce qu'on appelait la phase génitale du développement de la libido, oubliant cette condition étrange et fictive (mais c'est une fiction où se déniche la vérité même) que constitue le rapport entre la sexualité humaine avec ses formes perverses et polymorphes, et ce que la psychanalyse a découvert sous la dénomination du complexe de castration. De fait, lorsque ce titre m'est venu à l'esprit, je pensais à la proposition de Lacan de substituer le vocable *analysant(e)* à celui de *patient(e)*. Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'une proposition simplement terminologique, ce serait trivial. Je pense, et ce que je vais dire après va étayer pourquoi je le pense, je pense donc que c'est lié au fait que Lacan a donné de l'expérience psychanalytique une définition qui en a renouvelé, mais il vaut mieux dire restauré, le sens freudien. On se rappelle qu'il l'a définie comme une « expérience de discours », à un moment, celui de l'immédiat après-guerre, où la psychanalyse risquait d'être réduite à une psychologie du moi, selon les uns, ou à une psychologie de deux personnes, selon les autres. La définition de Lacan entraînait une pratique radicalement différente, au sens de débarrassée de tout psychologisme. Je le dis en pensant à la différence entre les méthodes de Lacan et celles des autres analystes avec lesquels j'ai fait ma formation au sein de la *Société Psychanalytique de Paris*.

Cette formation a commencé en 1946 ; elle a pris fin en 1953. J'ai fait mon analyse personnelle avec le docteur Marc Schlumberger, qui était à ma connaissance le seul analyste à avoir une pratique comparable à celle de Lacan, mais non sans une différence principale : je dirai laquelle par la

¹ Cette intervention a eu lieu le 16 juin 2009 dans le cadre du Séminaire d'enseignement à l'initiative de l'EPSF « Névrose avec fin, névrose sans fin », responsables : Marie-Christine Hamon, Elisabeth Leypold.

suite. Si je dois revenir sur cette pratique à plus de soixante ans de distance, je dirai d'abord que Schlumberger avait au plus haut point le sens de l'occasion et savait la saisir. En d'autres termes, il pratiquait volontiers la méthode qu'un Strachey appellerait celle de l'interprétation à chaud, je veux dire celle qui pointe le transfert au moment même où ce transfert est le plus palpable. À titre d'exemple, je me rappelle que je ne suis pas arrivé au cours d'une séance, à lui faire part d'une confidence assez embarrassante. Ce ne fut qu'à la fin de cette séance, au moment où je prenais la porte que j'ai « craché le morceau ». Et Schlumberger, de me répondre : « Ce n'est que maintenant que vous me le dites ! » C'était apparemment une remarque anodine, mais elle suffit à me faire saisir que ce n'était pas à lui que je m'adressais vraiment, mais à je ne sais quelle instance surmoïque que j'avais projetée sur lui. En outre, il savait que le fantasme joue dans la fabrication de l'interprétation que l'analysant donne à l'occasion de telle ou telle formation de l'inconscient, un rêve, un lapsus, etc., un rôle souvent comparable à celui qu'il joue dans la fabrication de cette formation même ; la certitude qui accompagne ce genre d'interprétation recouvre un poste où le moi se campe, un moment où se fige le sujet. Nous avons des méthodes diverses pour rompre cette certitude. La plus simple est que l'analyste donne à tout le moins son silence. Schlumberger, lui, avait plusieurs cordes à son arc. Je me rappelle qu'après avoir donné, non sans enthousiasme, une certaine interprétation, il m'a laissé entendre que je parlais comme Monsieur de La Palisse. Une autre fois, il m'a carrément enjoint de laisser de côté les interprétations et de me contenter des descriptions, comme je le faisais d'ordinaire. Mais ce qui nous étonnera peut-être, c'est l'attention que Schlumberger prêtait au signifiant. Il est vrai que c'est Lacan qui a mis ce terme en circulation auprès des analystes. Mais il n'y a pas lieu d'oublier, nous devons même nous rappeler que les psychanalystes, je pense surtout à ceux de l'avant-guerre, ont depuis toujours été sensibles à ce qui s'appelle « le poids des mots ». Rudolph Loewenstein, l'analyste de Lacan, était un tel analyste. Dans son livre sur la technique psychanalytique, il souligne ceci : que l'analyste doit commencer par les interprétations superficielles avant d'aller vers les couches profondes. Par « interprétations superficielles », il voulait dire celles qui se formulent dans les termes mêmes dont se sert le patient. Ce que faisait Schlumberger lorsqu'il reprenait l'un de mes signifiants tout en me laissant le soin d'écouter dans le contexte des associations libres, ce que ce signifiant pouvait dire par ailleurs. En revanche, il n'a jamais fait état des interprétations profondes, celles où

l'analyste *articule* les fantasmes dont se soutient le narcissisme du patient. On sait d'ailleurs les effets malencontreux que suscite une telle interprétation : puisque dire au patient le fantasme qui l'habite revient à l'y réduire, alors que toute la question est de savoir ce qui subsiste de son désir au-delà de ce fantasme même. Bref, Schlumberger ne s'adressait pas à moi comme on s'adresse à une autre personne ou à un « tu », pour reprendre les termes qui étaient en vogue à l'époque où l'on parlait de la psychanalyse comme une psychologie à deux personnes. Je dirais qu'au lieu de me dire ce qui habitait mon inconscient, il s'adressait au sujet même de l'inconscient. C'est de la même manière que procède Lacan. J'illustrerais ce point en me référant à son analyse du *Banquet* de Platon. On se rappelle que l'éloge louche d'Alcibiade à l'adresse de Socrate avait un double but. Primo, faire en sorte que Socrate ne désire pas l'objet que lui, Alcibiade, désirait, nommément Agathon. Secundo, se constituer lui-même comme l'objet exclusif du désir de Socrate. Tout cela, Socrate l'a fort bien saisi et il ne s'est pas privé de le dire rondement à Alcibiade, en y ajoutant un brin d'ironie, qui ne manquait pas d'avoir son piquant. Et Lacan de dire : « Quand même, nous ne procédons pas, nous autres analystes, comme Socrate ». En effet, la question pour nous n'est pas de détromper le sujet en portant à sa connaissance le désir narcissique qui le travaille. J'imagine que mis à la place de Socrate, Lacan se contenterait de se tourner vers Agathon en lui disant : « Mon cher Agathon, tu as bien compris à qui s'adresse ce laïus d'Alcibiade ! », ou une autre formule allant dans le même sens. Si l'on veut un exemple de la pratique effective de Lacan, telle qu'elle ressort de témoignages de ses analysants, je rappellerais comment en réponse à un *acting-out* qui visait apparemment à susciter l'angoisse de l'analyste, Lacan n'a pas répondu en démasquant cette fin même, mais en refusant en acte de donner cette angoisse : loin d'interpréter l'affirmation de son analysant (« je me sens foutu ») il l'a confirmée, au-delà même de ce que ce dernier pensait.

Mais alors, demandera-t-on, où était la différence entre ces deux didacticiens grâce auxquels ma formation a joui d'une certaine homogénéité ? Je répondrais que la différence consistait en ceci, que Schlumberger était lacanien sans le savoir. Je veux dire par là qu'il n'avait pas de l'expérience psychanalytique une vision ou une définition nette comme celle que j'ai déjà évoquée, et selon laquelle cette expérience est une expérience de discours. Du coup, il n'avait pas une vision de cette expérience comme une expérience ayant ses propres lignes de force, sa propre direction, sa propre finalité, ou encore sa propre dynamique. De fait,

cette idée n'a jamais été formulée, à ma connaissance, d'une façon thématifiée, avant l'écrit de Lacan sur la direction de la cure et le principe de son pouvoir — écrit sur le sens duquel on se méprend si l'on comprend ce titre dans le sens de « comment conduire une cure », au lieu de prendre le génitif au sens subjectif, ce dont découle que tout le pouvoir de la cure est celui-même de la parole. Ce manque d'une conception unitaire ou encore spécifique de l'expérience avait comme conséquence qu'en raison de l'absence de critères internes, on ne pouvait répondre à la question de la fin de l'analyse qu'en se référant à des critères externes. Certes Freud, lui, a très tôt donné des critères internes à la fin de l'analyse, tout particulièrement celui selon lequel aucune analyse ne saurait être considérée comme terminée tant que la continuité de l'histoire du sujet n'est pas établie. Plus près du terme de son expérience, dans *Analyse avec fin et analyse sans fin*, il laisse entendre qu'une analyse devient *unendlich*, au double sens de sans fin et sans terme, tant que le sujet de sexe mâle, rivé à une position où toute réceptivité est assimilée à passivité, donc à féminité, reste en proie à la menace de castration, et tant que le sujet de sexe féminin se cramponne au *Penis-neid* comme au dernier recours dont se soutient son désir. Quant à Lacan, on se rappelle les nombreux critères qu'il a articulés au fil de son enseignement. C'est d'ailleurs une question intéressante que de s'interroger sur le lien entre ces divers critères. Assez tôt, il a parlé de l'assomption de l'être pour la mort, puis de celle de la castration comme manque à être, sans quoi le sujet reste en butte à toutes sortes de craintes organiques dont la moindre n'est pas celle de la menace de castration. Ultérieurement, dans le cadre d'un contrôle de groupe limité (vers 1964-1965) il a parlé de l'assomption maximale de la division du sujet, avant d'en venir à « la traversée du fantasme » dans son écrit sur la passe, à « la destitution subjective » et à « la chute du sujet supposé savoir ». Il reste qu'à revenir à l'immédiat après-guerre, on constate avec la méconnaissance, sinon l'oubli, des critères freudiens, un appel à des critères purement externes, tel que celui selon lequel on peut considérer une analyse comme terminée lorsqu'on « arrive à réduire la misère névrotique à la misère ordinaire ». Que notre condition ordinaire soit la misère, devrait nous inviter à reprendre de plus près la question du symptôme, mais on n'y pensait pas ; on se contentait de faire de la disparition des symptômes, un autre critère. À quoi s'ajoutait le renforcement du moi, l'adaptation à la réalité, et pourquoi pas, l'adaptation à la réalité via l'identification à l'analyste, considéré sans doute comme un modèle de « normalité ». De fait, à ces critères là, on pouvait ajouter les critères idéalisant, tel celui de

« la co-existence dans l'amour », comme je l'ai entendu de la bouche d'un maître de l'époque, ce qui répondait sans doute dans son esprit à l'idéal d'une authentification parfaite de l'autre, où un Abraham verrait sans doute le couronnement de l'évolution de la libido parvenue à la phase génitale.

Il reste que tous ces critères laissaient sans réponse la question de savoir ce qui habilite le psychanalyste à l'exercice de la fonction, alors que Freud avait remarqué, il y a un bail, qu'on ne pouvait pas prendre les psychanalystes pour des modèles de normalité ; ou, pour reprendre la question dans les termes qui s'imposent institutionnellement, ces critères laissaient sans réponse la question de la différence entre les analyses didactiques et les analyses thérapeutiques.

Mais ici, j'aimerais parler au préalable de mon expérience d'analyse de contrôle ou de supervision, avec Lacan.

Je dirais que tous les autres didacticiens avec lesquels j'ai fait des analyses de contrôle considéraient que leur tâche consistait à vous apprendre comment conduire une analyse, et cela revenait en fait à savoir comment appliquer à l'analyse la théorie de l'un ou de l'autre. Pour l'un, analyser, cela consistait en ce que vous deviez commencer par savoir où en est votre patient(e) de son transfert, au sens de la projection de tel ou tel personnage tiré du répertoire familial. Pour un autre, conduire une analyse, c'était savoir dénicher la signification refoulée dans l'inconscient. À cette époque-là, on parlait de tel ou tel analyste qui avait une intuition « du tonnerre », comme si c'était quelque qualité occulte. Pour un troisième, faire une analyse, c'était savoir nommer l'objet qui mobilisait la libido et qui, même, suscitait dans la proximité ou la trop grande proximité, l'angoisse. D'ailleurs, j'aimerais souligner que nous avons ici une idée qui a été reprise, ou plutôt réélaborée par Lacan parlant de l'angoisse que suscite l'apparition de l'objet *a* dans le champ des objets communs. Bref, superviser, c'était le moyen de vous apprendre une technique dont les didacticiens avaient la maîtrise. Les didacticiens étaient des maîtres chargés de développer votre compétence.

Pour Lacan, il s'agissait de toute autre chose. Demander un contrôle, cela voulait dire que vous voulez passer à l'exercice de l'analyse. Mais est-ce que vous avez été analysé ? L'institut a répondu à votre place que oui. Mais est-ce que cette analyse vous a préparé à l'exercice de cette profession ? C'est ce que nous allons savoir. Je suis persuadé que c'est à partir de cette position de départ que Lacan a été conduit à poser le principe selon lequel l'analyste ne s'autorise que de lui-même.

En effet, il faut bien remarquer que le principe selon lequel on ne saurait exercer la profession psychanalytique sans avoir eu l'expérience personnelle des mécanismes de défense propres à l'inconscient et de ses procès de signification, ce principe nous fournit jusqu'à présent le seul principe auquel nous nous fions pour accepter une demande de contrôle. Il ne nous vient pas à l'esprit de demander à quelqu'un qui vient pour un contrôle, s'il a traversé son fantasme fondamental, ou s'il a assumé l'interprétation de la menace de castration (pour un homme) ou encore celle de *Penis-neid* (pour une femme). Pas plus que nous ne songeons à lui demander de nous renseigner sur le point où il en est de la modification de son économie libidinale, et encore moins sur celui où il en est quant à la question du sujet supposé savoir. Nous ne le faisons pas parce que nous savons que tout ce que nous obtiendrons en guise de réponse tombera dans le registre du savoir plus ou moins rabâché, alors qu'il s'agit pour ce qui en est de l'inconscient, de l'assomption d'une vérité — opération pour laquelle nous n'avons aucune unité de mesure — c'est d'ailleurs l'écart entre ces deux registres, savoir et vérité, qui fait le comique de telles questions. Par contre, nous pouvons, nous devons même demander à un candidat ou à une candidate, de nous dire quelque chose de son expérience personnelle ou de sa pratique qui l'aurait persuadé(e) de la réalité de l'inconscient. Seulement, comme l'a amplement montré l'abondance des écrits sur le « contre-transfert » à l'époque, il s'avère qu'il ne suffit pas d'avoir une certaine expérience de l'inconscient pour mettre les analyses que l'analyste accepte de conduire, à l'abri de l'interférence de son désir.

Nous constatons donc que le critère nécessaire de l'exercice de l'analyse, s'il suffit à accepter une demande de contrôle, ne suffit pas à ce que l'analyse soit correctement conduite, c'est-à-dire d'une façon qui la démarque de la suggestion. D'où la question inédite du désir de l'analyste. Question qui n'aurait jamais été posée si on en était resté à une conception biologique du désir comme une libido dont l'évolution aboutit à la phase génitale, et si la multiplicité des témoignages dont abondaient les écrits sur le contre-transfert n'en avait pas fait l'urgence. Notons que ce sont ces mêmes écrits qui ont conduit certains analystes à prôner la conception de la psychanalyse comme une psychologie de deux personnes, et qui ont conduit certains autres, notamment Szasz, à revendiquer la totale égalité entre analysant et analyste, et parfois à abandonner l'analyse comme une pratique qui ne repose que sur une prétention moralement condamnable — comme le fit Szasz lui-même. C'est au milieu de ce désarroi général, qu'attestent les écrits psychanalytiques pendant les trois décades qui ont

suivi la fin de la guerre, que Lacan, pour qui le terme de « contre-transfert » n'était qu'une fumisterie pour ne pas parler du désir, a posé rondement la question : quel est le désir de l'analyste ?

Or, comme la question de savoir comment conduire l'analyse devient celle de savoir comment conduire l'analyse de façon à ce que l'action de l'analyste ne soit pas trop gauchie par l'interférence de son désir, et comme cela ne veut aucunement dire que l'analyste doit agir *sans désir* (chose par ailleurs inconcevable), et comme l'analyse dite « didactique » a toujours été considérée comme la condition nécessaire de cette action, alors la question se pose : quelle est la fin de cette analyse ?

On sait que Lacan attendait de l'expérience de la passe la réponse à ces deux questions : celle qui concerne la psychanalyse considérée dans son propre mouvement, et celle qui la considère en tant qu'elle se trouve prise dans un dispositif institutionnel.

Je me contente ici de quelques remarques que je considère comme des remarques préliminaires à toute discussion ultérieure de la passe.

Il est peu vraisemblable que Lacan ait pris le mot « fin » au sens du moment au-delà duquel on ne saurait aller : il n'y a plus qu'à descendre du train.

Il y a gros à parier que ce mot a chez lui la signification d'une finalité propre au discours là où ce dernier étant libéré des contraintes comme des prétentions de la pensée, est laissé à une « finalité aveugle » (Lacan *dixit*).

À envisager les choses sous cet angle, les critères de la fin de l'analyse, dont j'ai déjà cité quelques-uns au début de cet exposé, deviennent ceux-là même de l'effectuation de l'analyse : *il y aura eu* analyse dans la mesure où il y a eu traversée d'un fantasme phallique ou pré-génital, ou révision du postulat du sujet supposé savoir dans la mesure où ce postulat se signifie dans le discours même de l'analysant(e), ou encore aperception du refuge que le narcissisme trouve dans le transfert dit « latéral », etc. Mais quel que soit le point auquel on arrive, fût-il celui d'une certaine atopie assumée non sans deuil, l'analyse reste un travail dont la nécessité s'impose à l'occasion, et à l'occasion celle de l'approfondir. Cela n'implique pas la nécessité des « tranches », mais celle d'être à tout le moins attentifs aux pièges du narcissisme.

De ces affirmations, quelques conséquences découlèrent relativement à l'institution psychanalytique que j'ai commencé à aborder ailleurs. Pour le moment, j'aimerais terminer en revenant sur mon titre :

Au-delà des névroses. J'espère qu'il est clair maintenant que ce titre repose sur le renoncement à la conception biologisante du désir comme libido, à moins d'assimiler cette dernière à un organe que serait l'objet *a* même. Du coup, tombe la distinction entre l'analyse didactique et l'analyse thérapeutique, comme tombe la distinction entre le normal et le pathologique. Le désir sexuel est chez tous l'affaire de la machination œdipienne, et ce que nous analysons, ce sont toujours des œdipes échoués.